

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Natalya Kosmyna
LE POUVOIR DE LA PENSÉE

CULTURE
*Traits
poétiques
en BD*

DÉCRYPTAGE
TUÉES SOUS
LES COUPS

focus sur

ARTS ENGAGÉS
**LUMIÈRE SUR
LES OPPRIMÉ-E-S**





Celle qui

contrôle les objets par la pensée

Quand elle parle, elle s'emballe. Elle lâche les chevaux et pour la comprendre, il faut bien s'accrocher. Son temps est précieux, elle nous le fait bien comprendre. Originnaire d'Ukraine, Natalya Kosmyna est arrivée en France il y a 6 ans. À l'université de Grenoble, « berceau de l'Intelligence Artificielle », pour y poursuivre ses études d'informatique et effectuer sa thèse – dont elle est venue à bout en octobre 2015 – sur les Interfaces Cerveau-Ordinateur. Concrètement, elle s'intéresse au contrôle des objets par la pensée. « Il ne s'agit pas de lire dans les pensées mais il faut bien se dire que ce n'est pas de la science fiction ! Ça fonctionne ! », s'enthousiasme Natalya. Et pour preuve, la démonstration réalisée en 2011 sur le parvis de la fac dauphinoise - à découvrir sur le web - de la jeune scientifique faisant voler un drone à la force de sa pensée. « J'ai un casque sur la tête avec des électrodes, je vous rassure c'est non invasif. Pour une action spécifique, j'imagine un geste et au moment où je l'imagine, mon cerveau produit une énergie. », explique-t-elle. Cette énergie va être enregistrée, classifiée, codée. Permettant ensuite l'exécution et la répétition du mouvement. Natalya Kosmyna est catégorique : une phase d'entraînement est indispensable à chaque utilisation du système. Calme et concentration sont évidemment de mise. « Tout le monde n'y arrive pas, avoue la chercheuse. Pas tout de suite en tout cas. Il faut être très focalisé. Une fois que ça fonctionne, les gens sont motivés et sont alors attentifs à l'écoute des commandes et des instructions. De toute manière, il faut refaire un entraînement à chaque fois. Avec le temps, ça devient naturel. » Après sa thèse, elle intègre l'équipe Hybrid à l'INRIA de Rennes en tant que postdoctorante, en décembre 2015. Et quand on l'interroge sur l'objet de ses recherches, elle hésite. La voix balbutiante, elle souligne que son travail reste dans la même veine que le précédent. On saura simplement que son projet concerne le contrôle du fauteuil roulant par la pensée. Un projet pour lequel elle a reçu le 12 octobre dernier la bourse L'Oréal-UNESCO Pour les femmes et la Science. « J'ai toujours voulu aider les personnes handicapées. Pour les personnes qui ne

peuvent ni bouger, ni parler, le système offre de très bons résultats. Il y a des projets pour les fauteuils roulants mais ils sont très peu visibles. Le secteur interfaces Cerveau-Ordinateur est très en vogue mais en France, il n'y a pas tellement de chercheurs qui travaillent dessus. Après, je ne suis pas seule dans mon coin, c'est quand même un travail de collaboration. Il y a déjà des algorithmes mais pas forcément des applications. », confie Natalya. À 26 ans, elle est également très fière de bénéficier d'une bourse visant à promouvoir et soutenir les femmes dans les sciences. En Ukraine, elle était quasiment la seule fille dans sa filière informatique. En France, dans les événements extérieurs, on la pense « animatrice de stand ». Pourquoi ? Parce qu'au travail, elle porte des talons, des jupes et des robes et se maquille. Parce qu'elle est une femme dans un domaine pensé comme masculin. « J'adore être féminine ! Ce qui ne veut pas dire que je ne comprends rien aux sciences. Mais vous savez, une étude montre que 60% des européens pensent que les femmes ne sont pas assez intelligentes pour occuper des fonctions à responsabilité. C'est une étude du 18e siècle ? Non, non, 2015/2016 ! C'est terrifiant. On devrait être à 0%. », scande-t-elle, à vive allure. Mais la jeune femme en parle avec légèreté. Elle en rigole. Pas question de se laisser déstabilisée. Au contraire, elle aime s'engager pour l'égalité des sexes. Aller dans les lycées et casser les clichés. Le seul point qui pourrait être un bémol est la difficulté à conjuguer vie privée et vie professionnelle. La recherche demande du temps, de l'investissement, de la mobilité, « obligation implicite pour montrer que je suis autonome en tant que chercheuse ». À Grenoble, elle a vécu des relations affectives mais savait que la durabilité n'était pas garantie. D'un ton très naturel, elle explique avoir conscience de toute la complexité de la situation et l'accepte, sereinement : « J'aurais pu trouver plus simple bien sûr mais je suis très passionnée par ce que je fais et en effet ce n'est pas un métier qui permet d'être à 17h à la maison. Tout le monde n'accepte pas, d'ailleurs la plupart du temps, les gens n'acceptent pas. Moi, si. Ce sont des conditions de vie comme celle des pilotes ou des marins. On s'adapte. »

■ MARINE COMBE

INSTANTS DÉTENTE AU BALTHAZAR HÔTEL ET SPA

Flâner dans le patio naturel en buvant un thé, déguster une cuisine du marché mijotée à basse température, se prélasser dans une douche sensorielle ou un bassin à contre courant en attendant de se faire masser, le Balthazar Hôtel et Spa de la collection MGallery by Sofitel accueille et reçoit la clientèle pour des instants détente privilégiés.



d'une douche sensorielle parfaitement adaptée à la relaxation du corps et de l'esprit, d'un bassin, d'un hammam et d'un sauna ainsi que de soins et massages, et d'un restaurant, La table de Balthazar, basé sur une cuisine du marché, privilégiant le rapport aux producteurs/trices locaux/cales, et sur des mets préparés à basse température.

PARTICIPER AU DYNAMISME DE LA VILLE

Situé au 19 rue Maréchal Joffre, l'hôtel 5 étoiles a opté pour l'implantation en plein cœur de Rennes, en toute discrétion. Depuis juin 2014, la mélodie qui s'échappe de l'ancien magasin de musique est celle de la convivialité et de la chaleur d'un foyer intime, croisant modernité du mobilier, luminosité et touche rétro dans la déco qui habille les étages de la bibliothèque centrale.

S'INTÉGRER DANS LE PAYSAGE

L'établissement haut de gamme se veut élégant, cosy et décontracté. Pas question de tableur sur du clinquant, du tape à l'œil. Au contraire, ici le chic allie dynamisme à quiétude et sobriété. À l'image de la capitale bretonne, ville de résidence des propriétaires, Céline et Sébastien Meslin. Raison pour laquelle l'hôtel est composé d'un institut Spa Nuxe, permettant aux client-e-s (la réservation d'une chambre comprend également une heure d'accès au Spa) et aux personnes extérieures de se délecter

La direction du Balthazar manifeste un enthousiasme et une volonté d'organiser des événements, comme en a témoigné le défilé Maxmara. Les salons Gaspard et Melchior sont alors destinés à des séminaires ou événements spécifiques. Mais au-delà du monde des affaires, l'hôtel propose une fois par mois un Après-travail avec bar à champagne et huitres, sur fond musical grâce à la présence d'un DJ (prochaine date à noter : le 16 décembre 2016). Le samedi après-midi devrait devenir pour certain-e-s un incontournable rendez-vous puisque le Balthazar, à la demande de plusieurs client-e-s, organise la mise en place d'un tea-time – dont le nom encore non défini devrait s'accorder plutôt à la langue de Molière – en partenariat avec des grands pâtisseries du coin. La période hivernale devrait être assurée par le célèbre Bouvier. De quoi mettre les Rennais-es en appétit avant les fêtes et de conjuguer douceur, caractère et cocooning. En résumé, les maîtres mots de l'établissement.

INFOS PRATIQUES :

Hôtel : 56 chambres (entre 145 et 600 euros) / room service 24h/24.

Restaurant : ouvert midi et soir (sauf samedi midi et dimanche soir), planches à consommer à toute heure et brunch le dimanche midi.



ÉDITO | ENGAGEONS-NOUS !

PAR MARINE COMBE, REDACTRICE EN CHEF

Face à la montée des esprits réactionnaires et conservateurs de ces dernières semaines (et plus globalement ces dernières années), le sentiment de peur et d'impuissance nous assaille. Alors on s'indigne. Un premier pas vers la conscientisation des problèmes qui régissent nos sociétés. Mais cela reste insuffisant. Et on se dit qu'individuellement, on ne changera pas le monde. Et que collectivement, il n'y aura jamais assez de mobilisation assez puissante pour faire entendre nos voix et faire avancer les choses. Mais le fatalisme non plus, à ce que l'on sache. L'entreprise passe alors par l'engagement, qu'il soit individuel et/ou collectif. Comment alors concilier nos actions et nos valeurs dans une démarche responsable ? En acceptant que le changement sera lent et en acceptant l'idée que s'inscrire dans une lutte demande sacrifices et prix à payer. En témoignent les artistes interrogé-e-s ce mois-ci sur le lien entre les arts et les minorités. Dénoncer ou pointer les systèmes d'oppression, ils et elles le font sans sourcilier, avec ferveur, passion et modestie.

Peu importe que l'esthétique soit au rendez-vous ou peu importe l'envergure des salles et lieux qui accueillent les créations, les artistes ayant une cause à défendre qu'elle soit politique, sociale, sociétale, économique ou autre, sont à saluer pour avoir le courage d'assumer et de pousser une réflexion sur le haut de la scène et inviter et inciter le public à réagir, prendre conscience et participer à ce qui fait des lendemains joyeux et chantants. Autant que peut se faire... Evidemment.



LA POÉSIE N'EST PAS L'APANAGE DES HOMMES

C'est la thèse défendue par Jean-Yves Clément, éditeur pour la maison Cherche midi, qui a chargé Françoise Chandernagor de constituer une anthologie de la poésie féminine, autour du thème de l'amour. Dans l'avant-propos, la romancière, membre de l'Académie Goncourt, explique qu'elle a d'abord décliné la proposition. Doutant qu'il existe une poésie féminine « *différente, dans son essence et dans ses formes, de la poésie masculine...* ». Pensant également que rares sont les femmes poètes en France. Par curiosité, elle feuilleta d'anciens livres de classe et constate le manque d'information et le mépris envers les femmes. L'histoire de l'Histoire écrite par et pour les hommes. Finalement, l'anthologie *Quand les femmes parlent d'amour* est publiée en octobre 2016 et dévoile le talent de pas moins de 35 poétesses nées entre 630 avant Jésus Christ et 1937. Certaines ont produit grande quantité de poèmes, d'autres non. Des textes, aussi, ont été perdus. Quoi qu'il en soit, on aime découvrir la plume passionnée d'une anonyme du XIIIe siècle, la plume sensuelle de Sappho, la plume lyrique de Anne de la Vigne ou encore la plume sensible d'Andrée Chedid. Les auteures parlent d'amour tantôt avec espoir, désillusion et sacrifice, tantôt avec enthousiasme, lucidité et cynisme. Sans oublier la relation à la sexualité, entre un homme et une femme ou entre deux femmes.

! MARINE COMBE

Ô MON BEL AMOUR

LA CONNERIE, CETTE MALADIE INCURABLE

Des affiches « *contraires aux bonnes mœurs et à la moralité* » et « *portent atteinte à la dignité au risque de heurter la sensibilité de l'enfance et de la jeunesse* ». Il est sérieux Bruno Beschizza, maire LR d'Aulnay-sous-Bois ? Plus que convaincu de sa connerie, il a pris un arrêté autorisant le retrait de la campagne, lancée par Marisol Touraine, ministre des Affaires sociales et de la Santé, sur la prévention contre le Sida. Pourquoi ? Parce que les affiches montrent des couples homosexuels qui s'aiment, s'attirent et se désirent, pour une heure, une nuit, un jour, une semaine, un an ou une vie. Environ 10 villes se sont alignées sur cette bêtise néfaste, à l'instar d'Angers qui a choisi de retirer les images aux abords des écoles et sur les parcours des bus scolaires. Après la polémique autour de la campagne anti-migrants de Robert Ménard, c'est l'homosexualité qui choque maintenant. Personne, pourtant, ne s'indigne des publicités sexistes à outrance ! On nage en pleine folie ! Les plaintes s'accumulent et les gens se demandent ce qu'ils diront à leurs enfants si ces derniers posent des questions face à ces affiches ? On marche sur la tête... La crainte devrait être celle de la réponse à fournir si son enfant venait à s'interroger sur le pourquoi du retrait ! Dénonçant la censure, la ministre a annoncé le 22 novembre dernier saisir la justice « *pour la santé publique et contre l'homophobie* ».

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | DÉCEMBRE 2016

• La tête du futur - p.2

• Les arts, sociaux et engagés - p.12

• Une bêtise pas poétique - p.6

• Histoires humaines - p.24

• Ne pas oublier les 122 ! - p.8

• La culture en bref - p.26

• La politique en bref - p.9

• Hip hop printanier - p.27

• Ménopause, parlons-en ! - p.10

• Verdict - p.29

• YEGG & the city - p.30

LA RÉDACTION | NUMÉRO 53

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CELIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

LOUISE PILLAIS | JOURNALISTE | louise.pillais@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CELIAN RAMIS

LA VIOLENCE CONJUGALE EN 122 TENUES



© CÉLIAN RAMIS

À l'occasion du programme de lutte contre les violences faites aux femmes, le Planning Familial 35 et le Centre d'Information sur les Droits des Femmes et des Familles 35 se sont réunies le 26 novembre place de la Mairie à Rennes, pour y exposer 122 tenues de femmes mortes en 2015 de violences conjugales.

Parler de ces sujets aujourd'hui reste encore un défi à relever dans nos sociétés actuelles. Généralement relayées dans la catégorie faits divers, la majorité des idées reçues à ce sujet proviennent de la forte influence des médias, qui jouent sur le sens des mots, qualifiant ces actes par exemple de « crimes passionnels ». La définition de l'amour et de ses limites est alors fortement critiquable, le « chagrin » ressenti par le bourreau, devenant justifiable.

Ce cynisme, considéré comme une normalisation des faits, dénonce le manque de connaissances et de conscientisation à propos de ces violences conjugales, en sachant bien que si les femmes en sont les principales victimes, les enfants représentent aussi des victimes collatérales potentielles et patentes. En témoigne ce chiffre alarmant, qui se rajoute à celui de ces 122 femmes, dont 36 enfants morts sous les coups en 2015, en France. Une réalité française encore taboue aujourd'hui et qui tarde à se redéfinir.

Lors de cette semaine de manifestations contre les violences faites aux femmes, le PF 35 et le CIDFF

35 se sont rassemblés autour de cette thématique, exposant 122 tenues diverses et variées, représentatives du nombre de femmes tuées sous les coups de leurs maris, petits-amis, voisins et ex-conjoints. Présentes sur un stand devant l'exposition, « *l'idée est de rendre visible ce problème de société par cette action* », souligne Régine Lepinay, directrice du CIDFF 35, en interpellant les passants pour expliquer ce problème et faire évoluer les mentalités. Des préjugés concernant l'apparence des femmes mais aussi l'identité des bourreaux, majoritairement connus de leurs victimes.

Une prise de conscience chez les passants qui sont considérés comme des témoins par les associations. « *Aujourd'hui, on ne peut plus nier le fait qu'une personne dans son entourage, subit des violences conjugales. Que ce soit une connaissance personnelle ou indirecte, on en connaît tous au moins une* », insiste une bénévoles sur le stand. Cette problématique touche au moins une fois dans sa vie, chaque femme, de 18 à 75 ans selon les statistiques données par les associations.

I LOUISE PILLAIS

bref

MON CORPS !

Le 25 novembre, journée pour l'élimination des violences à l'égard des femmes, a eu lieu une manifestation nocturne non mixte - organisé par le Collectif Féminismes de Rennes 2 - pour lutter contre les violences sexistes, subies au quotidien par la gent féminine. L'idée : se réapproprier l'espace public et réaffirmer les revendications féministes, comme la libre disposition du corps, la fin de toutes violences ainsi que des discriminations.

bref

sur la toile

bref

CROISÉE DES REGARDS

Le 1er décembre, la librairie Le Failler organisait une rencontre avec Béatrice Barbusse et Fanny Bugnon pour la sortie de leurs ouvrages respectifs, *Du sexisme dans le sport* et *Présumées coupables*. La lère, sociologue et ancienne sportive, dénonce l'ancrage du machisme dans le sport. La 2e, maîtresse de conférences en Histoire / Etudes sur le genre à Rennes 2 décortique le processus selon lequel une femme, avant même d'être jugée, est présumée coupable.

bref

sur la toile

chiffre du mois

31/12

Jusqu'à cette date, la créatrice Morgane Fraga installe sa boutique DIY C'est pas l'usine au Loft Cowork'in Rennes, pour personnaliser soi-même des objets tendances.

chiffre du mois

le tweet du mois

Résumons : Filon est contre l'avortement par conviction, et contre l'embauche de femme enceinte en ministre. Blen.

Jule Escamez @jule_escamez / 22-11-2016

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



ISABELLE BROTHIER RAFFENEL

PRATICIENNE NEUROFEEDBACK –
COACH EN ACCOMPAGNEMENT ET
CRÉATRICE DE LA FEMME SAGE

Depuis bientôt 2 ans, elle pratique le neurofeedback (lire Yegg & the city, p.30) et depuis 15 ans, elle est formée au coaching. En avril 2016, elle a lancé La Femme Sage pour accompagner les femmes dans le cap de la cinquantaine et de la ménopause.

Pourquoi La Femme Sage ?

Avant mes 50 ans, ma gynéco m'a dit qu'il ne se passait rien à mon âge. Ça m'a choquée. Il se passe plein de chose ! Avant ma dépression, je me suis dit qu'il y avait quelque chose de spécifique à faire dans l'accompagnement des femmes sur cette période. Aujourd'hui, on accompagne à la maternité, à la parentalité, etc. Et les femmes à 50 ans ? Rien. C'est un vrai cap. Comprendre ce qu'il se passe, ça aide à intégrer. Pour l'instant les femmes n'investissent pas ce sujet. Bon, ça viendra. À 50 ans, il reste 15 ans de travail, les enfants sont plus grands, les parents vieillissants. Je me suis posée la question : qu'est-ce qui me fait vibrer ? Mon corps ne réagit plus comme avant, comment je fais ? J'ai eu des prises de conscience, je ne fume plus, je fais attention à mon alimentation, etc. Quelque chose de nouveau s'installe. On dit « t'es plus la même ! ». C'est juste qu'il y a des changements intérieurs.

La ménopause est encore un tabou. Pourquoi ?

C'est un sujet sur lequel on ne m'a pas accompagnée, ça ne se faisait pas. Ma mère ne m'a rien transmis. Il s'agit d'une transmission entre femmes et elle se fait très peu. C'est culturel. On n'a pas été habituées à parler de notre maternité, de notre parentalité, c'est très confidentiel et on continue à faire la même chose. On compose seule car on a toujours composé seule. On va sur le web, on en parle aux médecins. La ménopause reste médicale et n'est pas investie davantage. Le regard que j'ai ici, c'est l'idée de sagesse. Les femmes à la ménopause ont quelque chose en elles. La sagesse des femmes à 50 ans, quand elles accèdent à ça, c'est vraiment quelque chose de précieux et c'est ce sur quoi je les fais travailler. Ne pas être dans ce tout médical. Il y a encore quelqu'un à aller chercher pour accéder au plus profond de soi-même pour être épanouie.

Que proposez-vous comme ateliers ?

Les ateliers ont différents objectifs. D'abord, expliquer ce qui se passe. Les fameuses bouffées de chaleur, qu'est-ce que c'est ? Comment ça arrive et comment ça fonctionne ? Et trouver des clés pour solutionner, car ça c'est vraiment leur demande à toutes. Il faut savoir par exemple que les femmes asiatiques jusqu'à assez récemment n'avaient pas de bouffées de chaleur car ces dernières se sont développées autour du monde industriel. Il faut donc se poser des grandes questions point de vue environnement et alimentaire. L'idée est de reprendre le pouvoir sur son corps qui se transforme. Les ateliers, c'est 1 par mois pendant 6 mois pour se retrouver ensemble et pouvoir parler des sujets. Le but, c'est de les mettre sur un rail pour pouvoir les guider dans cette transformation intérieure, profonde, pour se remettre en contact avec soi.

■ MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

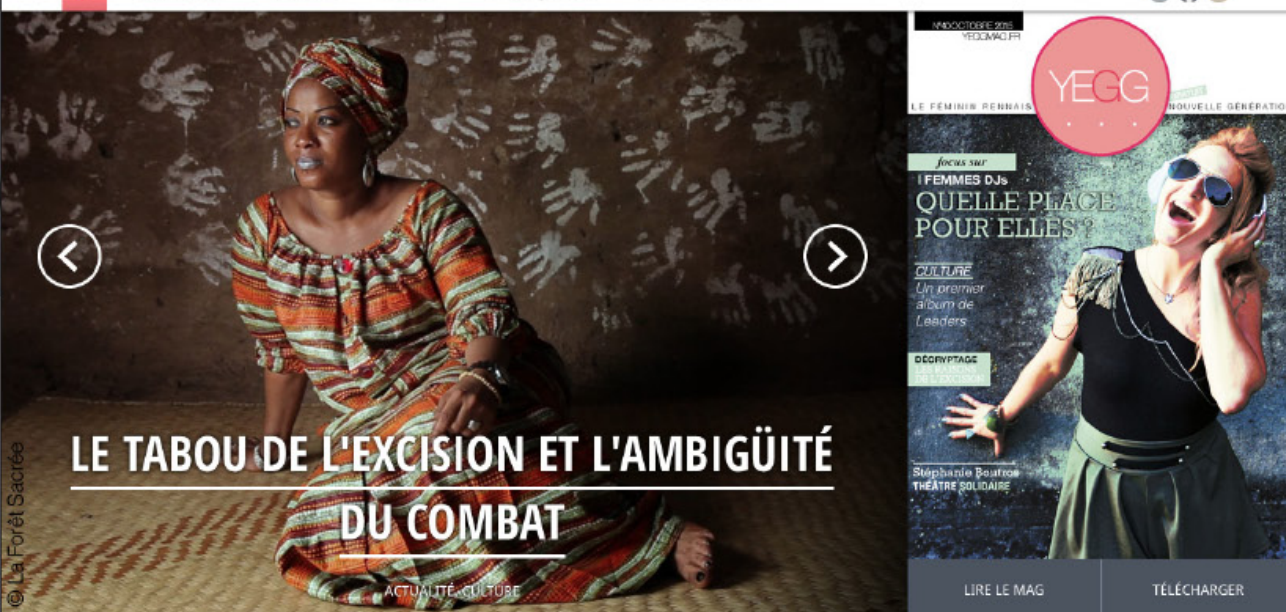
ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

YEGG

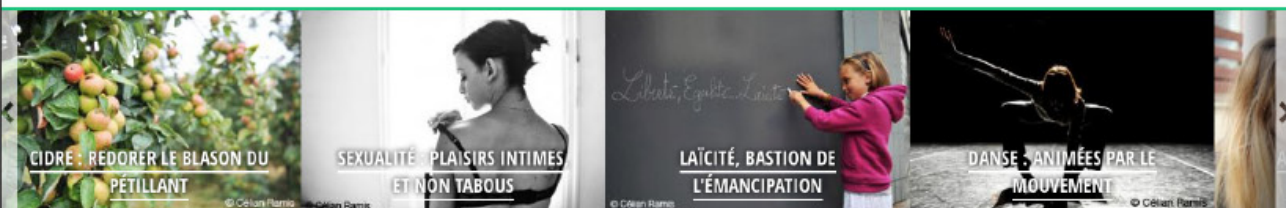
LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Actualité Culture Focus Le magazine La rédaction



FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

La diversité à la base de leurs créations

« La question de l'universalisme dans les arts est occidentale. Ils sont gérés par des mecs, blancs, hétéros, qui se pensent objectifs et neutres. Alors qu'en réalité, ils produisent des choses qui racontent précisément où se situe le pouvoir. Quand on parle de « minorités », on désigne tout ce qui n'a pas le pouvoir, qui n'est pas dans la norme. », explique Marine Bachelot Nguyen, auteure et metteuse en scène, présidente de HF Bretagne et membre de l'association Décoloniser les arts. Théâtre, danse, cinéma, musique, littérature, arts plastiques, etc., femmes et/ou hommes s'engagent pour briser le système opprimé-e-s/opprimeurs à travers de nouvelles formes, dans lesquelles l'artistique cotoie le politique. Comment faire bouger les lignes des normes sociales et sociétales à travers les arts ? Et qu'advient-il de celle et de celui qui s'en empare pour faire la lumière sur des sujets ou des groupes de personnes minoré-e-s et invisibilisé-e-s ?



Briser les chaînes de l'oppression



On a souvent tendance à penser qu'un-e artiste, par nature, est engagé-e. Dans la démarche de création, c'est le cas. Le processus même résulte d'un engagement qui peut être purement artistique. Les artistes rencontré-e-s ce mois-ci témoignent tou-te-s d'une démarche commune : participer à travers leurs œuvres à l'avancée des débats et des réflexions sur les sociétés actuelles, en rendant visibles minorités et opprimé-e-s et en brisant les barrières des normes, des tabous ainsi que celle des arts. Pour s'en affranchir et ainsi se diriger vers un avenir plus égalitaire.

Mercredi 23 janvier, une voiture stationne devant la maison de quartier Rennes Nord, La Maison Bleue. À l'avant, un homme, visiblement irrité par l'attente de sa femme. À l'arrière, leurs trois enfants. De retour du marché, leur mère s'installe dans le véhicule, ravie d'avoir acheté quelques friandises et une jolie robe. Mais son mari ne voit pas cette allégresse d'un très bon œil et laisse éclater, de manière crescendo, sa jalousie jusqu'à insulter son épouse en prenant les enfants à parti. Le moment de démarrer le moteur signe la fin de la scène. Mais pas de l'asphyxie et de l'angoisse ressenties. Le couple est un duo de comédiens, les enfants des spectatrices/teurs. Sept minutes suffisent à nous plonger dans la violence d'une situation que l'on pourrait imaginer banale. Une querelle d'amoureux nourrie par la jalousie de l'homme.

Sauf que les termes employés au cours de la conversation tendent à nous indiquer qu'il ne s'agit pas de la première dispute du genre. Lui l'accuse, l'agresse. Elle, tente d'apaiser les choses, de le rassurer avec légèreté. L'étau se resserre, l'homme fait de sa femme sa propriété et n'hésite pas à employer des mots forts de conséquence. Dévalorisants.

Dans le cadre du programme rennais Non aux violences faites aux femmes, la compagnie Quidam Théâtre a préparé *Tu te prends pour qui ?*, pièce pour 3 spectateurs/trices basée sur une scène de violence conjugale ordinaire, inspirée du témoignage de Rachel Jovet. Cette dernière est à l'origine de la création *Je te veux impeccable, le cri d'une femme*. Loïc Choneau, metteur en scène de la compagnie, rencontre la comédienne qui finit par lui confier son histoire à elle,

victime de violences conjugales il y a environ 20 ans (lire YEGG#19 – Novembre 2013). L'expérience livrée le 23 novembre dernier découle donc de l'idée de décliner un moment de violence vécu par Rachel Jovet et de le confronter à l'universel. « Car ce qu'elle vit devient un discours universel. Si vous enlevez le contexte et que vous gardez la question de fond, cela peut se passer n'importe quand et n'importe où. C'est pour cette raison que les personnages n'ont pas de nom dans la scène. C'est Il et c'est Elle. », souligne Loïc Choneau qui a conçu cette mise en situation avec la conscience que le moindre détail compte, « les silences sont importants, les mots renferment une violence extrême, de l'amertume et l'aller retour du 'je t'aime, je te déteste' est très significatif ». Si il est à l'affût de toutes ces subtilités qui font le réalisme et la véracité du propos, c'est parce qu'il a passé du temps toutes les semaines pendant deux mois à récolter la parole de Rachel Jovet. Et en parallèle, à se renseigner sur le point de vue de son ex-compagnon, en lisant les PV du tribunal par exemple : « L'idée n'est pas de faire une pièce qui les montre simplement l'un contre l'autre mais de montrer l'emprise qu'il exerce sur elle. »

CASSER LE MUR ENTRE LE THÉÂTRE ET LA RÉALITÉ

Loïc Choneau se dit « écrivain ». Un écrivain de spectacles de société. Tout le travail de

Quidam Théâtre se nourrit des vécus des personnes rencontrées au hasard du quotidien ou sur demande d'intervention lors de conférences décalées – « des conférences loufoques pour lesquelles deux comédiennes interviennent, sur des sujets précis. Mais ce qu'elles disent est toujours vrai. » - ou de recueil des paroles retranscrites en livret. En 10 ans, la compagnie a délié les langues et permis d'aborder des sujets intimes et/ou confidentiels, peu médiatisés ou peu traités dans les arts, ou réservés à une catégorie d'initié-e-s. Conditions de travail en abattoir, précarité sociale, droits de l'enfant, violences conjugales, vieillissement pour les créations. Numérique, anorexie ou encore suicide pour les conférences décalées. « C'est un module de proximité au format adaptable, qui facilite la parole et concentre le propos. C'est très efficace pour engager les débats. », explique-t-il. Il parle d'écriture rapide, éphémère, qui n'a pas vocation à rester dans le temps mais a pour objectif de mettre en mouvement, être accessible et faire réfléchir en parlant du peuple, du quotidien. C'est là toute l'âme de l'éducation populaire à laquelle il a été élevé. « J'ai ajouté l'artistique au politique ! Mais attention, ce n'est pas du théâtre miroir, on ne participe pas aux débats qui suivent nos interventions. », précise-t-il.

Actuellement, la compagnie travaille, en lien avec l'association Déclat Femmes, au livret





de paroles composé de 12 témoignages de femmes issues de tous les continents autour des « Langues en exil, féminin pluriel » : « *Des femmes mexicaines, kurdes, marocaines, sénégalaises... ont réfléchi autour de 'qu'est-ce que c'est que d'avoir sa langue lorsque l'on est en exil ?' et 'comment ça se tient ensemble avec le français ?'. Pour chaque texte, un extrait sera traduit dans la langue d'origine.* » Ce travail s'inscrit dans cette volonté de valoriser la parole, et dans le livret, cela passe par la confection d'un bel objet réalisé en micro-édition pour ne pas photocopier les écrits. Autour de ce projet se croiseront plusieurs disciplines artistiques en mars prochain, à l'occasion du programme rennais de la journée internationale pour les droits des femmes : « *Une lecture se fera ici à La Maison Bleue avec une musicienne, une danseuse, une comédienne et les femmes en exil.* » Sur ce point, Loïc Choneau insiste : il n'y a aucune proposition nue. Le but est toujours de créer un échange par la suite. Et c'était précisément l'exigence de La Maison Bleue quant à la scène de violences conjugales. En effet, la maison de quartier a souhaité inviter Rachel Jouvett à un café citoyen qui a suivi la mise en situation. « *On est toujours intégrés à une démarche, on est un moment de la démarche. Une intervention ludique qui évite de tomber dans le pathos ou dans la tristesse. On est très attachés au sein de la compagnie à la dignité et à la solidarité. Et on aime travailler sur la porosité du vrai et du faux.* », conclut-il. Pour casser le mur entre théâtre et réalité.

AGIR ENSEMBLE CONTRE LES DISCRIMINATIONS

La compagnie Quidam Théâtre se rapproche dans son essence et sa colonne vertébrale du théâtre forum et du théâtre de l'opprimé. Une forme permettant, à travers une interactivité entre

les acteurs/trices et le public, de faire émerger la parole autour de sujets souvent complexes ou matières à polémique et à division de l'opinion publique. Le 26 novembre dernier, c'est dans l'ancien EHPAD du square Ludovic Trarieux, dans le quartier de La Poterie, que la Cimade a donné rendez-vous aux Rennais-es dans le cadre du festival Migrant'Scène, voué à informer et sensibiliser les populations aux questions de racisme et de flux migratoire. Et cet après-midi là, c'est l'association Un toit c'est un droit qui prend la parole en ouverture de l'événement. Pour expliquer que le lieu investi pour le festival est un squat qui regroupe à l'heure actuelle près de 160 personnes, enfants compris qui devraient bénéficier d'une occupation gratuite pendant un an mais qui manquent d'électricité et donc de chauffage, des démarches étant entamées mais pour l'instant pas réglées.

Des membres de l'association La Cimade, dont Aurélie Budor (lire YEGG#52 – Novembre 2016), sont intervenues plusieurs semaines durant pour organiser avec des migrant-e-s volontaires les trois scènes qui ont été présentées lors du festival. Pour recueillir « *leur point de vue en tant qu'opprimé-e-s et essayer de bouleverser l'oppression* ». Ce sont leurs histoires qui se racontent sur la piste. Des situations qu'ils et elles ont vécues, ont livré et qui ont été mises en scène puis interprétées par d'autres personnes, comédiennes ou non. Le principe est simple : les tableaux sont joués une première fois au public qui assiste alors à une série d'injustices aujourd'hui banalisées. Le racisme ordinaire sous sa forme la plus primaire. Qui se traduit par une méfiance des passager-e-s d'un bus vis-à-vis de deux hommes noirs, par des contrôles au faciès répétés et insistants ou encore par de la discrimination au logement basée sur le nom et l'accent de la personne. Dans un deuxième temps, une des scènes est mise

en forum, c'est-à-dire que les spectateurs/trices peuvent à tout moment intervenir pour modifier le cours des choses. La personne se placera alors du côté de l'opprimé-e, à sa place ou en soutien. L'exercice est difficile mais brillant. Permettant de faire sauter certains stéréotypes communs et profondément ancrés, on cherche ensemble des solutions pour agir et non pas seulement pour théoriser. Chacun-e apporte sa pierre à l'édifice et révèle la complexité de ces situations. Sans trouver la « bonne réponse », l'expérience provoque un déclic et pousse à réfléchir en se responsabilisant davantage. Une forme efficace puisque ludique et collective qui se décline autour de n'importe quel thème sociétal et citoyen et qui peut s'appliquer à toutes les tranches d'âge et milieux sociaux et dans les endroits, notamment en milieu scolaire pour agir et réagir dès le plus jeune âge. Et qui complète les conférences gesticulées, issues de l'éduca-

tion populaire, qui apportent des connaissances théoriques autour d'un vécu personnel.

QUE LES MINORITÉS INTÈGRENT LA MAJORITÉ

De cela résulte un écho universel. Et s'il n'y a pas de propriétaire de l'universel comme le dit la metteuse en scène et auteure Marine Bachelot Nguyen, elle s'attache dans tout son théâtre à mettre en lumière « *ces voix minoritaires qui luttent pour être incluses dans l'universel* ». La co-fondatrice du collectif Lumière d'août reste très attentive à ce que l'on qualifie d'universel et de minoritaire : « *La question de l'universalisme dans les arts est occidentale. Ils sont gérés par des mecs, blancs, hétéros qui se pensent objectifs et neutres. Alors qu'en réalité, ils produisent des choses qui racontent précisément où se situe le pouvoir. Quand on parle de « minorités », on désigne tout ce qui n'a pas le*

Bousculer les frontières de l'art et de l'Histoire

« *L'histoire de la danse contemporaine, et plus globalement de la culture française au XXe siècle, reproduit les travers de l'Histoire et notamment celle de la politique de colonisation. Y demeurent des parts d'ombre, des esthétiques minorées et/ou du minoritaire qui agissent comme des fantômes et modèlent son récit.* » Le Triangle invite la chorégraphe Latifa Laâbissi en résidence du 17 au 20 janvier. Celle-ci en profite pour initier les rendez-vous intitulés « *Politique du minoritaire* » et invite les Rennais-es la première soirée à découvrir des films expérimentaux inédits sélectionnés par Sébastien Ronceray du collectif Braquage puis à participer à un échange entre la danseuse fondatrice de l'association Figure Project et Isabelle Launay, auteure et professeure au département Danse de l'université Paris 8. Les 19 et 20 janvier, Latifa Laâbissi présentera son spectacle *Self portrait camouflage*, création

subtile et brillante « *qui renoue avec l'esthétique du cabaret politique et de la tradition du grotesque* », dans lequel « *l'artiste intervient pour thématiser son statut de femme arabe, de citoyenne française et d'artiste* ». En tournée plusieurs semaines à l'international, la chorégraphe n'a pas pu répondre à nos questions dans le cadre de ce dossier mais l'interview paraîtra prochainement sur yeggmag.fr.

Info complémentaire : Dans le cadre de la résidence de Latifa Laâbissi et en partenariat avec l'ATM (Association Trans Musicales), l'Ubu accueillera le 20 janvier à 21h Casey, rappeuse engagée qui tranche sur les questions d'immigration, de gêne sociale, de discriminations ou encore d'intégration. Tarif réduit pour les abonnés Triangle ou sur présentation du billet *Self portrait camouflage*.



© CÉLIAN RAMIS

de sa foi catholique, de son métier de pharmacienne, et qui va s'épanouir en prenant part à la Manif pour tous. Du 10 au 12 janvier prochain, elle présentera au TNB de Rennes sa nouvelle création, *Les ombres et les lèvres*, pour laquelle elle est partie au Vietnam en 2014 afin d'y effectuer des recherches sur la communauté LGBT. « *Outre le militantisme collectif, c'est aussi l'intimité politique des jeunes gays, lesbiennes, bi et trans vietnamiennes que j'ai souhaité approcher, à travers de nombreux entretiens menés sur place. Quel est leur quotidien, leur vécu, quelles sont leurs pratiques de visibilité ou d'invisibilité (dans la rue, la famille, au travail), leurs stratégies face à l'homophobie, leurs sexualités, leurs*

pouvoir, qui n'est pas dans la norme. » Depuis bientôt 15 ans, elle participe à l'évolution du théâtre contemporain et s'intéresse de près à la dimension politique de cet art en effectuant des recherches universitaires sur le théâtre militant, dans la lignée du dramaturge Dario Fo, dont elle se revendique faire partie. « *J'ai toujours assumé cette dimension politique et militante et je revendique les savoirs même si je m'expose à la critique de « tu parles d'un sujet qui te concerne donc tu n'as pas le recul.* ». *Oui ça me concerne et ça te concerne aussi en tant qu'être humain !* »

AU CROISEMENT DES LUTTES

Le travail de Marine Bachelot Nguyen est imprégné de ces valeurs personnelles et de son vécu. Et surtout de l'intersectionnalité des luttes en laquelle elle croit fermement. Féminismes, racismes, lutte des classes, sexualités... Elle croise les divers systèmes de domination et d'oppression à travers une écriture très sensible et complète. C'est un coup de poing dans la gueule que l'on recevait en avril dernier, à l'occasion du festival Mythos, à la lecture de son texte écrit pour la pièce mise en scène par David Gauchard, *Le fils*. L'histoire d'une mère qui livre ses pensées et ses réflexions autour

aspirations ? (...) Mon propre vécu de lesbienne française, née d'une mère vietnamienne, entre évidemment en ligne de compte, comme impulsor intime de cette recherche, comme zone de résonance avec les réalités et les altérités rencontrées. », écrit-elle dans sa note d'intention. Son leitmotiv : donner à comprendre, à sentir, les féminismes et, au-delà, les visions du monde. Par la fiction, le jeu et le théâtre, « *tu brasses autrement les idées et les choses, c'est une stratégie militante, et du plaisir, de passer par le sensible.* » Elle poursuit : « *Je m'éclate à parler de tout ça. Je me revendique féministe, militante et j'ai la volonté de m'inscrire dans une histoire. Avoir la conscience des représentations minoritaires, c'est faire entrer ces minorités dans la majorité.* » Une manière donc de briser le système de domination et de se débarrasser de tous les carcans et normes qui régissent nos sociétés.

Pour cela, elle se heurte à la résistance des professionnels et au jugement du monde de la culture et des arts : « *Si on parle de théâtre forum, de conférence gesticulée, etc., il faut bien voir que c'est minoritaire et minorisé. Décrédibilisé par le monde de la culture. Dévalorisé car ce n'est pas noble dans l'imaginaire. Lorsqu'un spectacle est social, engagé, il porte le soup-*

çon de ne pas être esthétique. Moi, je me situe à un endroit où il me semble qu'esthétique et politique doivent se rencontrer. » Elle rejoint les interrogations de Bertolt Brecht, dramaturge et metteur en scène : comment le politique vient faire bouger les lignes de l'esthétique ? Et finalement, qu'est-ce qui objectise l'esthétique ? Elle qui base son théâtre sur la notion essentielle de décolonisation de la pensée apprécie au contraire tous les champs des possibles qui s'offrent aux artistes qui s'affranchissent des codes de l'art « conventionnel ». « *Le décolonial donne quelque chose de touffu, de complexe, d'hybride. Pour moi, l'enjeu se situe sur la manière de représenter les minorités. On n'est pas à l'abri de la victimisation. Le minoré, c'est d'abord un corps invisible qui va devenir un corps victime, en souffrance, que le bon blanc va pouvoir aider. Mais quand ça va devenir un corps furieux, ça va devenir un corps que l'on repousse. Il faut créer d'autres modèles !* », souligne-t-elle. Elle n'a pas peur de le dire : tout comme l'histoire est écrite par des hommes blancs, que les moyens de production diffèrent entre les hommes et les femmes, le public de théâtre est très blanc, et étonnamment féminin. Elle va plus loin : « *Je n'ai jamais vu autant de personnes racisées qu'au théâtre de la Main d'or. Pareil pour le stand-up chez Jamel Debbouze. Le monde théâtral a intérêt à se secouer les puces !* »

MOINS DE PLACE POUR LES ARTISTES ENGAGÉ-E-S ?

Les décideurs culturels, les programmeurs, sont prévenus. Il est nécessaire de laisser sa frilosité de côté et d'oser proposer de nouvelles formes au public : « *Je le vois bien, ils sont plus séduits par des histoires d'amour, des histoires de famille. Ce n'est pas compréhensible quand on entend dire que son spectacle ne pourra pas être programmé cette saison car il y a déjà un spectacle coréen par exemple. Les ombres et les lèvres, ça parle des LGBT mais aussi plus largement de la quête des origines et du deuil de la mère. Et je suis convaincue que le public a une soif d'entendre des histoires qui parlent des complexités de la vie. Je suis pour aller vers une pensée complexe mais accessible. C'est aussi*

ça le divertissement et la question du plaisir est extrêmement importante. »

Le prix à payer dans les arts engagés est l'éternelle étiquette de l'alternatif. Qui n'accède que très peu aux grandes salles et grandes scènes, à l'exception de quelques structures culturelles prêtes à bouleverser l'ordre établi, au moins une fois dans la saison. Le travail de réseau est permanent. Il est impératif, comme le confirme Loïc Choneau, de sans cesse renouveler son réseau, de faire des rencontres et de profiter de ces dernières pour participer au retournement des stigmates. Ainsi que de savoir adapter ses partenaires à ses créations, comme le fait la compagnie rennaise 10 doigts. « *Nous n'avons pas de diffuseur, et les salles de spectacles ne connaissent pas vraiment notre travail.* », expliquent Clémence Colin et Olivia Divelec. La structure passe alors par des réseaux d'associations de sourds mais aussi par des lieux liés au livre et au corps : « *Cela dépend du spectacle : Demoiselle au grand manteau est spécifique à la petite enfance donc concerne réseau des crèches, haltes garderie, ce qui ne sera pas le cas de la prochaine création Sedruos, dédiée à des structures culturelles plus grandes.* »

Et si jouer dans une grande salle permet de toucher le grand public et d'intégrer le cercle restreint de celles et ceux qui seront ensuite programmé-e-s dans toute la France, l'objectif des arts engagés et des artistes militant-e-s ne réside pas là. Au contraire, pour faire bouger les lignes, un des moyens les plus efficaces



est de se rendre directement sur place, au cœur de la réalité, au cœur du terrain. Comme Migrant Scène qui investi un squat pour son théâtre de l'opprimé ou comme Marine Bachelot Nguyen et la compagnie Quidam théâtre, et plus globalement pour les actrices et acteurs de l'éducation populaire, qui souhaitent tourner dans les centres sociaux, les maisons de quartier et tous les lieux qui drainent les populations concernées et surtout les populations les plus éloignées de la culture et des arts. Mais aussi l'Éducation Nationale afin de pouvoir sensibiliser les plus jeunes et leur donner l'opportunité de trouver des clés par eux/elles-mêmes.

DÉCLOISONNEMENT DES ARTS IMPÉRATIF

S'il est un impératif que l'on retient de ses rencontres, c'est l'urgence à décloisonner les arts et à les décoloniser. C'est ce que prône la danseuse et chorégraphe Latifa Laâbissi (lire enca-

dré p.17) mais aussi Marie-Christine Courtès qui a réalisé en 2014 le court-métrage d'animation *Sous tes doigts*. Elle réunit ici l'esthétique et le politique. Elle révèle une partie oubliée de l'Histoire, en l'occurrence celle de la guerre d'Indochine et du rapatriement de certains locaux qui seront isolés et délaissés dans un camp de transit. Elle aborde ce récit tragique à travers trois générations de femmes, de la grand-mère vietnamienne à la petite-fille française, en mal de repères et en recherche d'identité. L'Hexagone n'a pas digéré son histoire coloniale et n'a pas géré l'accueil, de celles et ceux qu'elle a colonisé, à leur arrivée sur notre territoire. Et aujourd'hui, elle se détourne d'une jeunesse tiraillée et déboussolée. L'histoire de cette famille va trouver une issue dans une danse virevoltante et sublime, liant arts traditionnels asiatiques et hip hop dans une danse et une musique contemporaines prenantes et bouleversantes, liant par conséquent la petite-fille à toutes les femmes de

sa lignée. Décoloniser les arts est donc primordial. La thématique est parlante et fédératrice. Au point de constituer une association nationale – dont Marine Bachelot Nguyen fait partie – composée de comédien-ne-s, d'auteur-e-s, de metteur-e-s en scène, de chorégraphes, de professionnel-le-s de l'audiovisuel, de journalistes culturels issu-e-s des minorités ou encore de plasticien-ne-s, réuni-e-s dans le but commun d'interroger les structures artistiques et culturelles sur leurs propositions plus que restreintes en terme de représentativités des minorités. Mais il s'agit aussi de rendre l'invisible visible. Et une multitude d'artistes s'y attèlent au fil de leurs parcours ou tout au long de leurs travaux. À l'instar du photographe breton Vincent Gouriou qui présentait à la Maison des associations, du 3 au 25 novembre dernier l'exposition *GENRE(S)*, à l'occasion des 15 ans du CGLBT Rennes. Les clichés, saisis de douceur et d'amour, dévoilent l'intimité de couples homosexuels et lesbiens

ainsi que de personnes transgenres. Les photographies accrochées contre les murs racontent l'histoire de Monsieur et Madame Tout le monde, dans son quotidien, son couple, son corps. Une manière de montrer la beauté de tous les êtres humains.

LA DIVERSITÉ AU SERVICE DE LA CRÉATION

Rendre l'invisible visible donc mais aussi accepter la diversité comme une richesse et arrêter de l'envisager comme une menace. Rendre les arts accessibles et révéler toutes les possibilités que ces derniers fournissent, pour vivre et réfléchir ensemble. C'est la base de la compagnie 10 doigts qui propose systématiquement spectacles et ateliers en version bilingue, soit en français oral et en Langue des Signes Française. Une idée de la comédienne Olivia Divelec, maman d'une enfant sourde, qui avait créé à Tours la compagnie 100 voix,

Dès réalités

sur grand écran

Le 7e art est un des moyens d'expression les plus efficaces et accessibles pour diffuser un message et s'ouvrir sur le monde. Et le cinéma ne cesse de se renouveler et de servir de socle à des débats sociétaux. Quelques exemples non exhaustifs :

- Documentaires : *La sociologue et l'ourson*, d'Étienne Chaillou et Mathias Théry, avril 2016. Entre septembre 2012 et mai 2013, la sociologue Irène Théry a raconté à son fils les enjeux du débat autour du Mariage pour tous. De ces échanges est né un cinéma d'ours en peluches, de jouets et de bouts de cartons. Le 15 novembre, Rennes 2 organisait une projection-débat en présence de Mathias Théry, à l'occasion des Mardis de l'égalité.

On peut également citer l'excellent documentaire d'Ayat Najafi, *No land's song* (mars 2016) sur le combat qu'a mené la jeune compositrice Sara Najafi en Iran pour organiser un concert de femmes solistes,

événement interdit dans le pays depuis la révolution de 1979. Ou encore *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent (décembre 2015), sur la mise en avant de nouvelles initiatives écologiques, économiques ou encore démocratiques à travers le monde.

- Docufiction : *La fille de Brest*, d'Emmanuelle Bercot, novembre 2016. La réalisatrice se base très fidèlement, à quelques détails de fiction près, sur le bras de fer qu'a entamé la pneumologue Irène Frachon contre le laboratoire Servier, fabricant du Mediator. Considérée comme lanceuse d'alerte en 2009, elle poursuit son action à travers le film d'Emmanuelle Bercot, relanceuse d'alerte.

On peut également citer *Abus de faiblesse*, de Catherine Breillat (février 2014), mettant en scène un événement de sa propre vie : son accident cérébral suivi de sa rencontre avec l'escroc Christophe Rocancourt (Vilko dans le film). C'est Isabelle Huppert qui incarne son rôle.

- Films inspirés de faits réels : *Les femmes du bus 678*, de Mohamed Diab, mai 2012. En Égypte, trois femmes vont refuser la société machisme et patriarcale qui permet le harcèlement, le sexisme et les violences envers les femmes. Le 30 novembre, le collectif Féminismes de Rennes 2 organisait une projection-débat autour de ce film, l'occasion d'aborder les luttes féministes actuelles et les conditions de vie des femmes à l'international.

On peut également citer *La taularde*, d'Audrey Estrougo (septembre 2016) basé sur le témoignage d'une détenue ayant fait évader son mari de prison. L'occasion d'aborder les conditions d'incarcération dans une prison pour femmes. À noter que la réalisatrice avait présenté au grand public quelques années auparavant *Une histoire banale*, sur l'enfer psychologique d'une femme violée.

- Film d'animation : *Sous tes doigts*, de Marie-Christine Courtès, 2014. Le court-métrage rend hommage à

trois générations de femmes, marquées par la guerre d'Indochine, le colonialisme et le placement dans un camp français, isolé. C'est par la danse que mère et fille vont pouvoir se comprendre et intégrer leur passé pour aller de l'avant.

De nombreuses œuvres mériteraient de figurer dans la liste des films engagés, sociaux et politique, à l'instar de, tous genres confondus, *Dégradé* des frères Nasser, *Melody* de Bernard Bellefroid, *Divines* d'Houda Benyamina, *Tomboy* et *Bande de filles* de Céline Sciamma, *Quand les femmes ont pris la colère* de Soazic Chappedelaine et René Vautier, *A part entière* de Lauriane Lagarde, *La forêt sacrée* de Camille Sarret, *Une affaire de femmes* de Claude Chabrol, *Les suffragettes* de Sarah Gavron, *Les innocentes* d'Anne Fontaine, *We want sex equality* de Nigel Cole ou encore *La vie d'Adèle* d'Abdelatif Kechiche, *Baise-moi* de Virginie Despentes, etc.



© CÉLIAN RAMIS

sur le même fondement, cette même volonté de réunir les sourd-e-s et les entendant-e-s et interpeller la rencontre de ces deux langues sur un plateau. En arrivant sur Rennes il y a 4 ans, la comédienne décide de relancer l'aventure en pays breton et fonde une compagnie constituée d'une équipe mixte de sourd-e-s et d'entendant-e-s. « Les gens ont toujours en tête des clichés sur les minorités... en faisant un atelier, une vidéo en langue des signes ou un spectacle même si le thème n'est pas toujours engagé nous laissons une trace donnant une autre vision. Dans les histoires en doigts et voix (des lectures publiques) nous avons dans notre liste le livre *A poil*. Normalement ce n'est pas censé être politique mais visiblement pour certains oui. », répondent Clémence Colin, artiste sourde, et Olivia Divelec, à quatre mains

dans un mail. Et quand on leur pose la question de leur engagement, elles ne prennent aucun détour : « Bien sûr, le militantisme est présent quand on crée. Le fait d'être femmes, sourdes ou mamans d'enfant sourd... Quand on monte sur scène on s'engage. Nos thèmes sont ceux du grandir mais aussi celui des femmes dans nos langues respectives. Nous militons avec nos moyens : chansigne; danse; théâtre... » La question de l'accessibilité est importante pour la compagnie, qui partage également leurs féminismes. Mais la priorité réside dans la création. Une création pluridisciplinaire qui se saisit du bilinguisme pour compléter une œuvre déjà diversifiée en matière d'arts déployés. Les deux artistes expliquent : « À la création, cela permet d'avoir des visions artistiques avec des prismes différents. Mais aussi d'aller plus loin dans le son

par exemple : Dans *Peau de bête(s)* le son est projeté au mur, celui-ci est créé par des vibrations dans de l'eau. Sur scène, lors de moments musicaux, il y a de la danse, des vibrations, de la voix, des signes. Tout devient un champ vaste de recherche non pas pour rendre accessible mais bien pour créer. » La langue des signes ne se suffit pas en elle-même pour bâtir un spectacle et n'est pas un motif pour les entendant-e-s de s'en détourner, pensant qu'il n'est pas concerné. « Ce n'est pas de la danse, à moins que ce soit le choix de l'artiste ; elle peut être comme n'importe quelle langue, vulgaire, mal « prononcée », poétique, quotidienne, lyrique... Il y a autant de comédiens utilisant la langue des signes que de styles. Après à chacun son goût concernant les spectacles et les interprétations ! Si un chanteur anglais ne chantait que pour ceux qui comprennent, la face du monde musical serait bien changée ! D'autres sensibilités sont en jeu. », précisent-elles, conscientes que si le public adhère majoritairement à leurs propositions, certaines personnes peuvent encore associer leur univers à une gêne visuelle ou un outil pour aider les sourd-e-s. D'autres encore tombent dans une bienveillance contraire, réduisant la langue des signes à une simple danse.

CONTES D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

Pour se faire sa propre idée, les occasions de découvrir la compagnie ne manqueront pas prochainement. Actuellement en création, *Sedruos*, devrait réhabiliter les femmes sourdes que l'Histoire néglige et dissimule, à travers des témoignages récoltés aux quatre coins de la France. Aussi, la compagnie investira du 9 au 13 janvier, l'Hôtel Pasteur, à Rennes, pour nous guider *Sur les traces du petit Chaperon rouge*, « une installation sensorielle pour plonger dans l'histoire. (...) L'occasion d'aller à la rencontre d'un nouveau monde pour les entendants : le monde sourd, un monde de vibrations, de signes et d'images ». Une manière aussi de revisiter les contes en valorisant tout ce que ces derniers laissent de côté dans leur version originale, soit la diversité. C'est pour cette raison que Apsara Flamenco a choisi de reprendre l'histoire de

Cendrillon. La jeune demoiselle est une gitane employée de maison sur la Côte d'Azur et la marrain, une juive marocaine élevée dans une communauté gitane. Voilà qui fera certainement tousser et pâlir certain-e-s intégristes du répertoire classique, blanc, chrétien, etc. « Nous abordons les thématiques telles que l'esclavagisme moderne, la migration et la discrimination et par là même, les questions bien présentes de pluralisme, féminisme et fraternité. L'occasion pour nous d'évoquer notre propre parcours, notre relation au flamenco et ses différentes expressions sous un angle nouveau, percutant, engagé et comique. », explique la note d'intention sur le site de la structure présentant *Oma la « trop »* merveilleuse histoire de Cendrillon qui sera dévoilée aux Rennais-es et suivi d'un débat le 15 janvier, à la Maison des associations, à l'occasion de l'événement *Conte moi la liberté*. Le conte enchante donc le début de l'année 2017 de par son renouvellement et sa modernité. C'est d'ailleurs un des nouveaux projets des éditions Goater qui lancent un appel à textes, en lien avec le CGLBT Rennes et les Bookonautes. Novices, amateur-e-s ou professionnel-le-s peuvent envoyer leurs contes et histoires arc-en-ciel, pour ados et adultes, avant le 3 janvier prochain. Aucune contrainte du côté du genre littéraire employé mais obligation de faire découvrir des personnages LGBTI et de casser les clichés et stéréotypes liés au genre, à la sexualité, aux orientations sexuelles, aux comportements.

« Que se passerait-il si les histoires d'amour, les farces, la morale, ne reflétaient plus le monde idéal de la famille traditionnelle, mais venaient parler de nos vies, de nos peurs et de nos amours, quels que soient nos désirs, nos orientations sexuelles et nos identités de genre ou même nos cultures ? », s'interrogent les protagonistes de cette initiative. Une question pertinente et déclinable à tous les domaines de la société. Arts et monde de la culture compris.

FANNY MONTGERMONT, L'ONIRISME ILLUSTRÉ

C'est à Sel de Bretagne, au musée Eugène Aulnette, que sont exposées les planches de bandes-dessinées de l'illustratrice Fanny Montgermont, jusqu'au 18 décembre.

L'occasion de découvrir son parcours et son univers onirique.



© CÉLIAN RAMIS

Le 16 mars 1978, le pétrolier libérien Amoco Cadiz, qui a quitté le golfe persique pour rejoindre Rotterdam, navigue au large d'Ouessant. Dans la matinée, il tombe en avarie de gouvernail et demande à être remorqué, ce qui ne sera pas tâche aisée. Il s'échoue sur les roches de Portsall (Nord Finistère), se coupe en deux et provoque une des plus grandes marées noires du monde. À cette époque, Fanny Montgermont n'a que quelques mois et vit à Noyal-Chatillon-sur-Seiche, commune avoisinant Rennes dans laquelle elle réside encore actuellement. Aujourd'hui âgée de 39 ans, elle réalise les illustrations de la bande-dessinée *Bleu Pétrole*, publiée en 2017 aux éditions Grand Angle et scénarisée par l'auteure d'albums jeunesse (*Les yeux d'Alix*, lire 3 questions à – YEGG#45 – mars 2015), de poésie et de romans, Gwénola

Morizur. Car pour cette Finistérienne installée dans la capitale bretonne, l'histoire de ce naufrage, de ces conséquences et le procès qui suivra ne sont pas sans lien avec sa famille et trouvent encore écho dans sa mémoire et ses souvenirs. Si quatre années se sont écoulées depuis le dernier ouvrage illustré par Fanny Montgermont, les rares planches livrées sur le site de la scénariste démontrent qu'elle n'a pas perdu son talent et sa capacité à conjuguer poésie des paysages et réalisme des personnages. Résultat de nombreux cours qu'elle a pris avec des modèles vivants et qu'elle continue de pratiquer avec un collectif de dessinateurs-trices.

RETOUR SUR SON PARCOURS

Depuis le collège, Fanny s'intéresse au cinéma d'animation. Et c'est pour cela qu'elle s'oriente, au

lycée Sainte-Geneviève de Rennes, vers un bac Arts appliqués, dans lequel elle apprend l'architecture, le design et le graphisme, avant de se diriger vers l'école de graphisme LISAA. Son objectif : préparer le concours pour les Gobelins, à Paris. « À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de choix d'école. Et puis, j'ai raté le concours, je suis restée dans le graphisme, ça me plaisait, à part le secteur de la publicité. », se souvient Fanny Montgermont. Finalement, elle ne sera ni graphiste, ni professionnelle de l'audiovisuel, et ne regrette rien. « J'adore la magie de l'animation. Mais dans ce secteur, j'aurais plus été une technicienne qu'autre chose. Je suis beaucoup plus libre de ma création en bande-dessinée : je crée, je dessine, j'écris ce que je veux. », précise-t-elle. Et c'est en créant son propre ouvrage – du scénario au dessin – qu'elle va débiter dans le métier, après avoir tâtonné et essuyé les refus de plusieurs éditeurs lors d'un projet précédent. À l'époque, elle participe à un concours sur le thème des anges. Elle se lance dans l'écriture d'un scénario, avec l'idée de travailler sur la folie, le surnaturel. Le diptyque *Elle* naît de là et des recherches d'archives qu'elle entreprend également autour de la Seconde guerre mondiale.

DES HISTOIRES HUMAINES

Le premier tome, *Mai 1944*, raconte la rencontre entre Hippolyte, jeune résistant rennais, et Michelle, une jeune fille que l'on soupçonne d'être folle et qui, se définissant comme un ange, cherche ses ailes dans les gravats d'un immeuble bombardé. Les résistants se verront trahis et massacrés par les hommes de Justin de Château-Rouge, le chef de la milice. Ce dernier se révélera être, dans le second tome *Juin 1944*, le père de Michelle. « Pour Elle, on me proposait de faire 3 tomes plutôt que 2. Mais pour moi, c'était comme ça. J'ai choisi mai et juin 1944 pour être proche de la fin de la guerre pour terminer par la Libération de Rennes. », explique l'illustratrice qui s'est longuement appliquée à réaliser ses planches à la gouache. L'essai est concluant, sa première œuvre est publiée en 2003 aux éditions Paquet après environ 3 années de travail : « C'était le début, je n'étais certes pas autodidacte dans le dessin mais je n'étais pas aussi à l'aise que maintenant où je peux mettre 30 minutes pour faire une page. C'est une gymnastique à prendre car j'étais alors une débutante pour la création de storyboard. » Et son talent sera récompensé en 2004 par le prix « Décoincer la bulle », à Angoulême.

C'est d'ailleurs dans l'antre du festival de la BD que ses qualités d'illustratrice sont repérées par le scénariste belge, Alcante. Il la contacte, lui envoie l'histoire déjà intégralement rédigée et Fanny effectue un test pour la validation auprès de l'éditeur, Dupuis, qui a déjà de son côté plusieurs personnes en tête. L'osmose entre les deux professionnel-le-s de la bande-dessinée et leurs talents conjugués auront raison de leur succès en 2009, lors de la parution de *Quelques jours ensemble*. L'histoire de Xavier, jeune patron égocentrique de 35 ans, qui va rencontrer son fils, Julien, jeune homme de 13 ans atteint de la maladie de la progeria – maladie entraînant l'accélération du vieillissement – et passer du temps avec lui tandis que sa mère est hospitalisée à la suite de son cancer. « Ce sont les personnages qui m'ont fait accroché. Avant, je n'aurais jamais pensé dessiner un connard comme Xavier. Mais au fil de l'histoire, il change, on s'y attache. C'est un duo avec son fils. », souligne Fanny Montgermont. Elle trouve sa motivation principale dans l'attrait pour les histoires humaines. Comme ce sera le cas lors de sa seconde collaboration avec Alcante, *Clair-obscur dans la vallée de la lune*. Un ouvrage mettant en scène un guide touristique au sombre secret et une femme curieuse et enthousiaste de visiter le Chili. Mélange de souvenirs obscurs de la dictature de Pinochet et de paysages éblouissants, la plume du scénariste belge s'allie à l'aquarelle de la dessinatrice brétilienne dans un ensemble brutal, soigné et bordé par un univers commun, celui de la poésie et de l'onirisme.

Un style qui caractérise principalement le travail de Fanny Montgermont qui privilégie la qualité à la quantité. Elle parle avec franchise de la difficulté à être publiée et de la complexité à trouver des maisons d'édition correspondant à ces idées. « Dupuis et Grand Angle m'ont vraiment laissée ma liberté et je voudrais bien continuer comme ça. », confie-t-elle, avouant qu'un projet personnel – en tant que scénariste, illustratrice, coloriste – serait en suspens. Sans surprise, il s'agirait d'une rencontre entre une petite fille et trois anciens, abordant ainsi la question de la transmission, des personnes âgées mais également des personnes vivant en dehors du système et des normes. Et juste avant de conclure, elle sourit et nous livre son grand rêve, au-delà de celui de retravailler avec Gwénola Morizur : être contactée par un-e auteur-e parlant de fantômes, un sujet qui la fascine.

■ MARINE COMBE

bref

LA VIE EST BELLE

La mère d'un petit garçon de 7 ans est hospitalisée après une tentative de suicide. Pour lui remonter le moral, son fils entame une liste de toutes les choses qui valent la peine d'être vécues, comme manger des glaces ou rire si fort que le lait ressort par le nez, etc. Le texte poétique de Duncan Macmillan est ici adapté dans le spectacle *Toutes les choses géniales*, mis en scène par Frédérique Mingant, de la cie 13/10e en ut, le 8 décembre à La Paillette, Rennes.

chiffre du mois

20/01

Date avant laquelle il faut envoyer une photographie de l'œuvre que l'on aimerait voir présentée à l'exposition « Insolite », du 1er mars au 19 avril 2017 au Pont des Arts à Cesson-Sévigné.

chiffre du mois

yegg aime le vintage

LA PETITE BROCANTERIE

El cartel loco, Rennes / 11-12-16, 9h - 19h

bref

IL EST APACHYDERME

Et si un éléphanteau se mettait à collectionner les plumes et à rêver de tipis et de bisons, ça ferait quoi ? Guilleum le sait car il le vit. Les autres éléphanteaux se moquent de lui et ses parents le trouvent un peu grand pour jouer à l'indien. Pourtant, ce n'est peut-être une si mauvaise idée... C'est l'histoire que racontent l'auteur de Montfort-sur-Meu, Sandra Le Guen, et la dessinatrice Thanh Portal, dans l'album jeunesse *L'apachyderme*.

bref

yegg aime le vintage

bref



L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE DE JOYEUSES FÊTES



© CÉLIAN RAMIS

UNE COMPAGNIE FLORISSANTE

À chaque création, un nouveau défi. Tel est le leitmotiv de la compagnie nantaise **Chute libre**. Les chorégraphes **Pierre Bolo** et **Annabelle Loiseau** se sont lancés dans l'adaptation du *Sacre du printemps* de Stravinsky. Les 2 et 3 décembre, ils présentaient *In bloom*, au Triangle, à l'occasion des Transmusicales.

Longtemps danseurs pour diverses compagnies, et chorégraphe pour Pierre Bolo, le duo a fondé sa propre structure en 2005, à Nantes. La majorité des créations ont été chorégraphiées par Pierre. Depuis quelques années, Annabelle Loiseau l'a rejoint à l'écriture : « Ce n'était pas prévu, je voulais surtout développer mon travail d'interprète. Et puis on a travaillé sur le duo, sur notre rapport intime, mon goût à l'écriture et au regard extérieur. » Et surtout, « elle avait des choses à dire, à partager. », ajoute Pierre Bolo. La complicité est là. La complémentarité aussi. Dans le boulot et dans la manière d'en parler, chacun ne pouvant s'empêcher de compléter le propos de l'autre. Leur socle commun : le hip hop. Ils le transpirent, comme ils disent. Dans la première partie de *Chute libre*, qui s'est intéressée au quotidien, l'intérieur et l'intériorité, avec des décors significatifs, comme dans la deuxième où la compagnie a choisi de travailler avec la matière brute des théâtres qu'ils ont investi et de faire de la lumière un partenaire chorégraphique. « C'est la base de notre univers, soutenu par les danseurs,

les corps et les musiques. », souligne Pierre. S'attaquer au *Sacre du printemps*, pièce composée en 1913 par Stravinsky et chorégraphiée par Nijinsky, a été autant un défi – comme toutes les autres créations – qu'une évidence. À deux voix, ils détaillent : « *Le rapport au sol, le piétinement, la frénésie, le rapport des pieds au sol, l'enracinement : tout cela fait écho au style hip hop.* » Un style habituellement fulgurant - qui se danse en battle le temps de 30 à 40 secondes - qu'il a fallu adapter à un spectacle d'au moins 1h et les a obligé « à explorer d'autres chemins, sans dénaturer l'œuvre et notre danse, un point très positif ! ». Pierre Bolo et Annabelle Loiseau sont unanimes : la pression a été grande face à ce monstre sacré repris par une multitude de chorégraphes de talent, mais le plaisir de la création – « avec une équipe géniale » - a été d'autant plus important. Le titre *In bloom*, qu'ils puisent de l'album *Nevermind* de Nirvana, leur sied parfaitement, comme le précise Annabelle : « Ça veut dire « En floraison » et c'est exactement la période que l'on traverse actuellement avec la compagnie. »



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



Cd

WHY YOU WANNA LEAVE, RUNAWAY QUEEN ?

LISA LEBLANC
OCTOBRE 2016

Son deuxième album est un véritable road-movie dont il ne faut pas manquer le tournant. Et s'il est si bien réussi, c'est parce que la Canadienne a pris la route et s'en est allé en vadrouille plusieurs mois durant pour puiser sa musique aux sources de ses origines. Des grandes étendues naturelles, elle nous bringuebale en Louisiane - rien d'anormal pour une arcadienne - dans un petit bar en bord de route. La musique cajun est alors de mise dans cet opus qui fleure bon le blues, la country et le rock avec guitares punk cajun et banjo. Sans oublier sa voix chaude et décomplexée qui vient dynamiser l'ensemble des douze chansons. Car Lisa Leblanc brasse les genres et les cultures, de manière brute et sauvage. Elle n'est pas du genre sage et serait plutôt du genre siphonnée et franche. Avec de l'humour, du second degré et du sérieux. En anglais, principalement, ou en français, l'artiste nous livre un album qu'il fait bon de découvrir, pour un voyage en bagnole enthousiaste et rock'n'roll. | MARINE COMBE



Dvd

PAULINA
SANTIAGO MITRE
OCTOBRE 2016

Paulina est une jeune femme argentine qui décide de renoncer à une brillante carrière d'avocate. Résolue à changer de vie et à participer à un projet qui lui tient à cœur, elle s'engage à enseigner à des adolescents défavorisés dans un village de campagne. Son père qui est juge ne voit pas d'un très bon œil ce changement de cap professionnel. Confronté à un environnement hostile, elle s'accroche et vit son idéal politique en menant à bien sa mission. Un soir, en rentrant chez elle en mobylette, elle se fera agressée par une bande de jeunes hommes. Elle se fera violée. Déboussolée et désarmée elle porte plainte et se fait soigner. Quelques temps après elle apprendra qu'elle est enceinte. Au plus grand désarroi de son père et de son petit ami elle décide de le garder. Elle confiera à ce dernier connaître ses agresseurs dont certains sont de ses élèves. Son père qui jusque là s'était tenu à l'écart des procédures juridiques décide de prendre en main l'affaire et faire marcher ses connaissances dans le secteur afin que les coupables soient arrêtés et jugés. Malgré tout Paulina qui s'entête dans sa démarche va tâcher de rester fidèle à son idéal social jusqu'à ne pas reconnaître les coupables. Le film est sobre et profondément réaliste. L'intensité du jeu de l'actrice Dolores Fonzi accorde au film ce sentiment d'ambiguïté et de force brute. Ce remake du film éponyme de 1960 conserve sa réflexion autour du viol toujours aussi d'actualité mais revisité pour l'époque. | CÉLIAN RAMIS



verdict

Cinéma

LA FILLE DE BREST
EMMANUELLE BERCOT
NOVEMBRE 2016

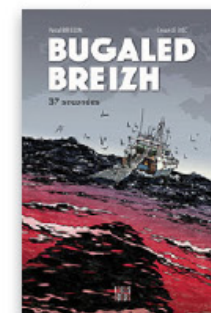
Irène Frachon est une pneumologue de l'hôpital de Brest. Au fil de ses recherches elle découvre que le Mediator, un médicament vendu depuis 30 ans, aurait des effets secondaires et conséquences graves sur la santé des patients qui s'en font prescrire. Il serait même responsable d'un certain nombre de morts. Décidée à révéler l'affaire aux institutions médicales et aux médias, elle entre dans un combat titanesque et redoutable. Les embuches et manœuvres douteuses contre son entreprise sont le symbole d'une lutte contre vents et marées. Épaulée par un chercheur, le docteur Le Bihan, elle se lance dans cet affrontement contre le laboratoire qui commercialise le médicament afin de le faire interdire à la vente. Une volonté à toute épreuve mais qui se heurtera tout de même à sa hiérarchie ne souhaitant pas froisser une entreprise qui finance la recherche. Dernière une interprétation tout en finesse de Sidse Babett Knudsen, Emmanuelle Bercot réussit très bien à nous plonger au cœur d'un scandale sanitaire. Un film coup de poing sur cette femme qui cherche à faire triompher la vérité. Sous une masse d'informations techniques et médicales la réalisatrice parvient à mettre en lumière le combat du pot de terre contre le pot de fer. Si la dimension du film est parfois un peu technique, la réalisatrice met en scène le sujet à travers un récit hyper rythmé et conçu comme un thriller. Un film poignant et nécessaire. | CÉLIAN RAMIS



Livre

BUGALED BREIZH - 37 SECONDES
PASCAL BRESSON - ERWAN LE SAËC
OCTOBRE 2016

« Serge, on chavire ! » Le 15 janvier 2004, le capitaine du Bugaled Breizh lance un appel de secours à un chalutier voisin. En 37 secondes, le bateau de pêche finistérien fait naufrage, entraînant la mort des 5 membres de l'équipage. La principale hypothèse : un sous-marin serait la cause de ce drame humain qui va tourner à l'affaire d'état et au secret Défense. Veuves, sœurs et enfants des victimes se battent dans l'ombre depuis 12 ans pour faire éclater la vérité. L'auteur malouin Pascal Bresson, fasciné depuis longtemps par les histoires liant l'humain à l'injustice, saisit une nouvelle fois sa plume pour réaliser le roman graphique *Bugaled Breizh, 37 secondes*, et faire rejaillir les zones d'ombre qui planent sur l'affaire. Grâce à ses précisions et ses nombreuses recherches, et grâce aux dessins en noir et blanc de l'illustrateur brestois Erwan Le Saëc, on retient notre souffle en suivant rigoureusement l'enquête menée par un journaliste local et on milite avec tou-te-s les protagonistes pour que la vérité soit révélée. Par respect des naufragés, des familles et de la Justice. | MARINE COMBE





YEGG & THE CITY

Episode 37 : Quand j'ai testé une séance de neurofeedback

Amélioration de la concentration, diminution des troubles du sommeil, meilleure capacité d'écoute, d'organisation et de mémorisation, régulation des humeurs, vivacité de l'énergie... Préconisé également contre l'hyperactivité et pour la régulation des douleurs chroniques, le neurofeedback, développé à la fin des années 60, est probablement un outil révolutionnaire. Difficile à croire. Et pourtant ! Isabelle Brothier-Raffenel, seule praticienne de neurofeedback à Rennes, en est convaincue : les résultats sont probants. Hospitalisée plusieurs semaines pour dépression il y a 2 ans, la coach sature de la réponse médicamenteuse à sa maladie et a l'opportunité de tester le programme. Elle en sort guérie. Intriguée, la rédaction a voulu découvrir la méthode NeurOptimal que la professionnelle utilise dans son cabinet du centre ville de Rennes. Des capteurs placés sur la tête, des pinces sur les oreilles, un casque audio, un logiciel spécifique et c'est parti pour 33 minutes d'expérience. La

musique d'ambiance diffusée est parfaitement adaptée à l'exercice du voyage intérieur. Et par moment, des micro-coupures. « Comme un 33 tours qui saute », précise Isabelle Brothier-Raffenel. L'image est parlante. Car ces interruptions signalent au cerveau l'identification d'une zone de turbulence, les capteurs détectant l'activité électrique du cerveau. L'information est transmise au cerveau qui va automatiquement réguler et réparer cette « sortie de route ». L'utilisateur/trice n'a donc rien à faire, si ce n'est se laisser porter par les sons (cela peut aussi s'effectuer avec un film) qui nous brinquebalent dans une aventure profonde et apaisante. L'occasion de sentir son corps, se recentrer sur soi et s'écouter. Evidemment, la professionnelle précise : « C'est comme un cours de gym, ce n'est pas à la première séance que ça change. Je préconise en général entre 3 à 6 séances et c'est à partir de la 3e séance en moyenne que l'on voit les effets. » On est séduit-e-s.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUOK MONTEBUI
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR